

Dossier de presse

Frozen

(forme longue)





Un cœur à cœur bien saignant

Par Guy Duplat

Publié le 9 mars 2017

Il y a deux ans, lors du toujours passionnant Festival XS au National, on avait découvert la forme courte (vingt minutes) de « Frozen ». Un coup de cœur, un bijou étrange et sans paroles. Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola (Cie 3637) imaginaient et jouaient deux employés froids et désincarnés comme un paysage de multinationale.

Seuls au mess de l'entreprise, ils ne se voient ni ne se parlent en prenant leur déjeuner lyophilisé et dégueulasse. Mais soudain, ils découvrent dans le frigo un cœur saignant et palpitant. L'irruption de la chair, de la vérité humaine dans ce monde désincarné d'aujourd'hui suffit à créer la panique et la guerre. Aurelio veut se débarrasser de ce « scandale » alors que Sophie ressent une brusque tendresse pour un cœur qui enfin bat.

C'était un conte percutant sur la société unidimensionnelle déjà dénoncée par Herbert Marcuse en 1968, il y a cinquante ans.

Un monde robotisé

Ils en proposent aujourd'hui, au Théâtre national, la version longue (une heure). Pour ceux qui avaient vu la version XS, l'effet est dilué mais cela reste néanmoins étonnant. Ce théâtre sans parole est très narratif, comme un suspense. Les deux personnages restent dans ce réfectoire, bloqués par la porte, dans un décor devenu un champ de bataille.

Une vie à deux, forcée, s'ébauche enfin où ils doivent compter l'un sur l'autre. L'homme « donne » littéralement son cœur à la femme et la sauve. Ils ébauchent une certaine tendresse, voire un zeste de sensualité, comme des naufragés embarqués sur le même radeau de la vie, reliés tous deux au même cœur fragile, avant peut-être de devoir choisir pour tenter de se sauver.

Un spectacle métaphorique sur toute la vie, avec de l'humour, surtout au début, et ses personnages à la Tati, mais qui se mue vite en pièce plus métaphysique et très sanguinolente. Les deux très bons acteurs/auteurs doivent composer avec ce vrai cœur sur scène, tout dégoulinant, et avec ces fils qui les relient à lui et entre eux, comme des cordons ombilicaux. Même si on aurait pu faire plus dense, « Frozen » reste un moment singulier et intéressant où le théâtre parle de la vie dans notre monde robotisé et virtuel, de la compassion, du couple, du chacun pour soi et de la solidarité.

« Frozen », un cœur à prendre

Par Catherine Makereel

Publié le 16 mars 2017

**Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola dépècent notre carcasse humaine.
Un théâtre visuel, sans un mot, qui pousse à son paroxysme les limites d'une société désincarnée.**

Remarqué dans sa forme courte au dernier Festival XS, Frozen se décline aujourd'hui en version longue, soit une heure dix pour désosser la carcasse fragile de notre humanité. Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola ressortent donc leur couteau Tranchelard pour suspendre à leur crochet de bouchers les tripes peu reluisantes de la nature humaine, la viande crue de notre individualisme, les maigres restes quand le gras de nos espoirs et illusions est passé à l'équarrissage.

Rien pourtant, dans la première scène, ne laisse présager ce dépeçage saignant. Au son de Tom Jones – « It's not unusual to be loved by anyone » – mais en version musique d'ascenseur et dans une cantine aseptisée, un homme et une femme viennent prendre leur repas, tout aussi pasteurisé. Soupe et salade sous vide, le déjeuner se déroule dans le plus grand silence, à peine interrompu par le bruit métallique des fourchettes sur le plateau. Même le glougloutement du distributeur d'eau semble plus vivant que Marta et Angus, ces deux êtres grisâtres, cheveux peroxydés et tailleurs interchangeables.

Un cœur qui bat obstinément

Rien ne semble devoir perturber la routine des deux employés, sauf que Marta découvre soudain, derrière les bols de salade en plastique, un cœur qui bat. Un vrai cœur, nervuré, saignant, qui pulse obstinément. S'engage alors une bataille virulente entre l'homme et la femme. Lui veut à tout prix se débarrasser de cet organe charnel, rappel de notre fragilité et de notre condition de mortels. Elle, veut conserver ce cœur, symbole de vie, de palpitation, dans cette existence morose.

Sauvage (et meurtrier), leur combat va les rattacher, de façon inattendue et incongrue, à ce cœur tombé du ciel. Sans déflorer le reste de l'intrigue, disons que ce théâtre visuel, sans un mot, pousse à son paroxysme les limites d'une société désincarnée, un monde productiviste élevé hors sol, déconnecté des entrailles organiques, naturelles, qui fondent la vie.

Ostentatoire, la métaphore n'en est pas moins efficace.



demandezleprogramme

Au cœur des rapports humains

Par Catherine Sokolowski

Publié le 13 mars 2017

“Frozen” invite le spectateur dans le huis clos d’une cafétéria aseptisée. Salades et pommes au menu, musique répétitive, froideur des milieux professionnels d’un 21^{ème} siècle propre et déshumanisé. Car c’est de cela qu’il s’agit, l’humanité est au centre de ce spectacle atypique, pantomime qui oppose le cœur, la chair, et donc la fragilité, aux normes individualistes considérées comme la panacée du bonheur moderne. Deux êtres se rencontrent malgré eux, obligés de tenir compte de l’autre et même de collaborer pour survivre. Un retour aux valeurs essentielles dans un silence bavard dont on sort marqué. Un défi parfaitement réussi.

Le décor mélange les tons gris, beiges, blancs et verts (pour la salade et les pommes en tout cas). La femme est vêtue d’un tailleur sobre, l’homme aussi. Ils sont assortis, blonds et beaux. Ils pourraient s’entendre, être frère et sœur ou former un couple. Mais instinctivement, ils sont réticents. L’homme ne fait absolument pas attention à sa collègue, elle n’existe pas. Elle semble plus réceptive et capte cette hostilité. Ils mangent. Tout cela prend beaucoup de temps et c’est merveilleux. Merveilleux qu’un public, même jeune, puisse regarder et apprécier cette scène muette et presque figée alors que tout au dehors n’est qu’activité, bruits, mouvements et compétition.

Un son inattendu fait son apparition. On pourrait l’apparenter à des battements de cœur sauf que cette idée est complètement saugrenue dans le contexte de cette cafétéria. Cela ne peut pas être cela. La femme s’approche de l’origine du bruit, comme prévu, plus réceptive. Elle découvre un tas de chair sanguinolent agité de pulsions régulières. Prise d’une peur instinctive, elle s’écarte. L’homme veut se débarrasser de la chose, la jeter pour mieux l’oublier. A partir de là, leurs relations évoluent.

Captivant, presque hypnotique, “Frozen” requiert une attention continue. En l’absence de mots, le spectateur doit se reposer entièrement sur ses yeux et son imagination. Dès lors, impossible de jeter un coup d’œil sur un smartphone ou d’être distrait. Le suspense est total. Brillamment interprété par Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola (également concepteurs), “Frozen” est un choix audacieux, une incursion en terre inconnue (ou oubliée à tout le moins). Une métaphore sur la société du 21^{ème} siècle, sur les relations humaines et les valeurs contemporaines, qui interpelle d’abord, qui séduit ensuite. Esthétique, original, utile et teinté d’humour, “Frozen” est bouleversant.



FROZEN au National : Corps à cœur

Par Marie Lemot

Publié le 10 mars 2017

Les lumières s'allument sur le décor hyperréaliste d'une cantine d'entreprise : univers professionnels dont la dépersonnalisation et l'aseptisation sont poussées à l'extrême. Une femme, Martha, se tient entre les tables, droite dans ses talons et son tailleur, un plateau à la main, comme un élément du décor. Rapidement, elle est rejointe par son homologue masculin, Angus, tout aussi froid et désincarné dans son costume gris. Ils entament pour le repas un ballet mécanique de gestes, chacun à sa table, ensembles et seuls, dans un rythme presque robotique, jusqu'à la découverte aberrante de Martha : un cœur, vivant, battant, sanguinolent, caché derrière les Tupperware d'un des frigos. Cet organe, par son incongruité, va pousser les deux personnages à se révéler : Angus horrifié et Martha hypnotisée vont s'affronter dans un combat au corps à corps, l'un pour détruire, l'autre pour sauvegarder ce cœur, faisant voler en éclat la structure initiale du plateau. L'issue de cette explosion pulsionnelle les plonge dans un huis-clos où la seule survie possible passe par ce cœur. Gravement blessés par leur affrontement, ils n'ont pas d'autre choix que de se relier par des tuyaux à cet organe. Dans un troisième temps, s'installe l'attente et les tentatives pour échapper à ce décor devenu hostile, parachevant le dévoilement de l'humanité toute frêle de ces êtres perdus et esseulés.

A partir d'une trame narrative au rythme admirablement bien soutenu, les deux acteurs entreprennent de déconstruire l'idéal de nos sociétés contemporaines, productif et individualiste, en nous rappelant que notre humanité est avant tout incarnation de chair et de sang. L'allure dystopique que prend progressivement la pièce nous renvoie ainsi à l'illusion du contrôle que nous pensons pouvoir maintenir coûte que coûte alors même que la moindre anomalie pourrait enrayer ce système que nous croyons infallible. L'organe ensanglanté, par sa force esthétique et symbolique, devient le fil rouge d'un retour aux fondamentaux qui semble inévitable. Autour et à partir de lui, l'homme et la femme évoluent, dans un jeu de contrastes et d'ambiguïtés qui donne au propos une vraie profondeur : entre rire et effroi, cris et tendresse, attachement et répulsion, peur et joie, le spectateur se retrouve confronté à tout ce qui, malgré lui, le rattache inéluctablement à ses semblables.

Frozen : Comment décongeler son cœur ?

Par Irene Chamorro Guindel

Publié le 13 mars 2017

Avec Frozen, la compagnie 3637 nous propose un huis clos effrayant, un spectacle sans paroles qui pourtant en dit beaucoup sur l'être humain. Entre éclats de rire et sursauts, Frozen place l'homme au centre d'un plateau et nous fait réfléchir sur notre propre condition humaine.

Sur le plateau, une cantine d'entreprise. Tout est très carré, très propre, très aseptisé. On se croirait dans une salle d'opération. Comme fond musical, une musique d'ascenseur, It's not unusual. Une employée entre dans la salle, remplit son plateau et s'installe. Un homme arrive peu après et fait de même, en s'asseyant loin d'elle. Ils se mettent à manger, silencieusement : leur routine est presque pareille, leurs gestes se font écho ; cependant, ils se sont à peine adressé un regard. Cette situation, issue de la réalité, reste très absurde et comique : leur attitude est méticuleuse et calculée, presque robotique, ce qui les rend plutôt ridicules. Et pourtant, nous nous sommes tous déjà retrouvés dans une situation pareille...

Cette scène, qui rappelle à la fois Mr. Bean et les Monty Python, est interrompue brusquement. D'un coup, comme une explosion, quelque chose vient déchirer le quotidien. Dans le frigo, entre les salades, se trouve un cœur battant.

À partir de ce moment-là, tout se brise.

Les deux personnages réagissent de façon viscérale devant cet élément perturbateur. C'est comme si, par l'intrusion de cet objet si humain, si charnel, ils s'éveillaient d'un long coma. L'homme cherche, dans un premier temps, à se débarrasser de l'organe ; la femme, elle, est comme attirée vers lui. Ils se lancent alors dans un combat au corps à corps, duquel ils sortent grièvement blessés. L'unique solution qui se présente à eux est terrible et pourtant très simple : ils doivent tous les deux se relier au cœur avec l'aide d'un petit tuyau et cohabiter ensemble dans une salle qui ne veut plus ouvrir ses portes.

L'histoire qui suit pourrait nous rappeler celles des naufragés dans une île déserte. Nous voyons deux êtres humains essayer de survivre dans des conditions pénibles et insupportables. Pour cela, ils doivent creuser dans leur propre essence, prendre conscience de leur nature humaine et de leurs instincts. Ils se transforment devant nos yeux, deviennent des animaux dominés par la violence, la faim, le désir, l'amour.

Grâce à cette histoire aussi absurde qu'humaine, Frozen tente de nous faire prendre conscience de notre corps, non pas celui que nous renvoyons à la société, mais celui qui fait de nous des êtres vivants.

En effet, le spectacle met en lumière une évidence très paradoxale de notre société occidentale : d'un côté, nous donnons une importance énorme au corps et à l'apparence physique, devenue notre identité ; de l'autre, celui-ci reste souvent un tabou, surtout quand il est question de maladie, de mort, ou simplement quand on le traite sous un point de vue plus organique.

Ce cœur battant fait prendre conscience, aux personnages comme aux spectateurs, que nous sommes mortels et que, si nous vivons, c'est bien parce que cette chose qui se trouve là, dans leurs mains, se trouve aussi en nous. Par extension, il est aussi question de mettre en évidence la superficialité de notre société, ce monde désincarné où priment l'excellence et la réussite mais qui néglige les relations humaines, les problèmes sociaux. La découverte de cet organe nous fait peur et nous fascine en même temps. Tout ce qui va surgir à partir de là est de l'ordre du corporel et du relationnel purs : deux êtres vivants qui s'allient pour essayer de survivre.

Le plus incroyable, à mon sens, est que tout cela se fait sans qu'un seul mot soit prononcé dans toute la pièce. Nous sommes ici devant un théâtre muet, visuel. Les comédiens, comme entraînés par une sorte de partition physique, incarnent les notes d'une mélodie particulière. Dans la partition, nous trouvons aussi ce fond musical, cette musique composée d'une série de petites chansons jouées, mais aussi ces autres bruits qui viennent accompagner l'action : des ingurgitations, des cris, des grognements, des pleurs, des soupirs...

Les objets présents sur scène sont très exploités. Ils sont employés de manière inédite, que ce soit pour s'adapter au milieu ou pour se défouler. De cette façon, ils deviennent aussi vivants que les personnages et émettent, eux aussi, leurs bruits particuliers. Toute cette ambiance sonore, accompagnée de la création lumière, génère une scénographie dans laquelle chaque élément a la même importance, chaque outil s'assemble pour créer un récit clair et lisible.

Ce langage scénique, très différent du théâtre de texte auquel nous sommes habitués, nous parle pourtant et nous semble étrangement familier. Je pense au cinéma muet, mais aussi aux dessins animés, aux BD. Nous regardons le spectacle d'une autre manière, en voulant déchiffrer ce que les personnages pensent, en essayant de comprendre leurs actions, en interprétant leurs gestes et mimiques.

Nous nous sentons alors plus proches d'eux, plus identifiés, plus concernés par l'action, car nous essayons nous aussi de survivre, de réfléchir aux différentes échappatoires possibles. Nous sommes aussi alors plus libres de rire, de crier, ou même de parler. Nous sommes vivants.

Les personnages et le public deviennent un seul élément, l'humain contre l'adversité, le lien contre la superficialité, les pulsions contre les règles. Le traitement de l'homme et du corps, ainsi que le manque de parole, font que, comme devant un spectacle de danse ou une œuvre d'art plastique, Frozen acquiert un caractère universel, un langage compréhensible par tout le monde, enfoui dans notre nature d'être humain.